

L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE PEUT-IL ETRE PROGRAMME ?

Le problème d'ensemble que l'on pose est celui de savoir si les sciences humaines peuvent faire l'objet d'un enseignement sans maîtres, si elles peuvent être codifiées dans des programmes soigneusement établis selon les exigences scientifiques de l'enseignement programmé. Il serait peu efficace d'aborder le problème au plus large : resserrons-le dans une portion, peut-être la plus « scientifique », celle de l'enseignement de l'histoire.

Si le manuel d'histoire que vendent les éditeurs aux élèves est le modèle d'une classe bien faite, nul doute que l'on puisse programmer. Il suffit de prendre le meilleur livre, de le transformer en une série de questions, soigneusement ordonnées et dont le vocabulaire sera accessible. L'auteur qui se livrera à ce travail ira pourtant d'étonnement en étonnement : sur le plan du lexique, il sera constamment contraint de tester les chances de compréhension des mots et sera souvent obligé de se contenter d'approximation. Sur le plan de la causalité historique il s'apercevra que le moteur essentiel des causes en histoire est le temps sous la forme la plus grossière du « post hoc, propter hoc » et que, bien souvent, la chronologie est le fin mot de l'explication. L'expérience doit pourtant être tentée, ne serait-ce que par hygiène, pour définir la somme des connaissances qui doivent être sues par l'élève à la fin de l'année.

Ce qui fait la plus grande efficacité pédagogique des disciplines scientifiques, « l'exercice » (qui est une extra ou intra polation) ne peut être conçu en histoire sous la forme d'une imagination ou re-création inventive. Rien ne peut être inventé en histoire, sinon, c'est introduire dans les faits historiques une rationalité qui leur est extérieure. L'histoire comme exercice pédagogique ne peut guère être que récitée. Ainsi le programme à apprendre sera-t-il étroitement cerné entre certaines bornes qui seront celles des limites optimales du savoir. Ceci suppose cependant qu'il existe une histoire. Ce qui n'est pas nié en général. Malheureusement l'histoire de l'histoire montre que le récit historique peut varier sur le même thème : tel sera essentiellement fondé sur la mystique (XVII^e siècle) tel sur l'économie (XX^e siècle), tel sur la politique (XIX^e), avec à chaque fois utilisation de causes explicatives différentes qui, on le sait bien aujourd'hui, procèdent tout simplement de la personnalité de l'historien. Du fait du développement de l'historiographie, ces types d'histoire sont aujourd'hui coexistants, mais comme l'historien attend toujours et recherche des visions nouvelles (la psychanalyse, la sociologie peuvent en effet être des révélateurs, au même titre que les ordinateurs, la science fiction ou la science tout court) nous sommes sûrs de l'avenir de l'histoire. C'est ce que semble ignorer la bureaucratie de l'Education Nationale qui définit avec une précision toujours accrue les programmes (ajoutant, retranchant, suspendant, précisant le temps à passer, etc...), dans leur détail concret sans tenter cepen-

dant de pénétrer à l'intérieur et sans poser les questions graves : à quoi cela sert-il, quel esprit (c'est la tâche plus spécialement des « instructions », mais elles sont rares) doit présider au travail : érudition-savoir, recreation-culture, éducation civique ? Il existe donc objectivement pour les enseignants une histoire : la preuve en est que dans toutes les classes celle-ci est enseignée : c'est donc qu'elle existe etc... C'est bien une histoire objective, hors du temps et hors des maîtres. Puisque les programmes ne changent guère et encore moins les instructions c'est donc que *cette* histoire est pérenne. La science historique a atteint des certitudes, elle peut donc les exposer, son rôle est de les exposer dans les classes.

Tel est le grave danger, que l'on pourrait qualifier « d'accident du travail » qui guette les professeurs d'histoire. S'ils obéissent, s'ils suivent, ils n'auront plus rien de commun avec les historiens chercheurs, malgré la similitude des noms, mais ils seront devenus des « *speakers* » lisant un texte. On sait la place des déviants dans la société, elle est peu enviable... dans le présent, car une fois morts, la société leur élève des statues. Sel de la terre, il font avancer la réflexion en contestant l'acquis. Si le professeur d'histoire n'est jamais « déviant », il fera souffrir des générations d'élèves de la paix (ou du silence) intérieure qu'il aura acquise.

Depuis 30 ans, la philosophie de l'histoire conteste la vue pacifiante d'une histoire objective : l'historien se raconte à travers des faits extérieurs, l'historien traduit les conceptions de son époque qu'il projette dans les siècles passés. La subjectivité radicale de l'histoire risquerait-elle d'être contestée par les historiens ? Mais ceux-ci, depuis qu'ils existent, critiquent leurs sources et remettent en cause le récit obtenu par leurs prédécesseurs. S'ils se réfugient dans une vue très événementielle du type : « *la prise de la Bastille a eu lieu le 14 juillet 1789* », fait sur lequel tout le monde est vraiment d'accord, qu'affirment-ils sinon un fait sans intérêt s'il est laissé à l'abandon, tout seul. L'histoire est bien dans l'enchaînement des faits, où réapparaît la subjectivité. Et voilà la chaîne chronologique remontée et avec elle toute la machinerie justificatrice de la pensée humaine. Le détour a donc été peu efficace.

La programmation d'un cours d'histoire peut-elle être autre chose — si elle se veut didactique, en vue d'un examen — qu'un catéchisme par question et réponse ? Peut-elle être autre chose qu'une soigneuse dissimulation de la subjectivité ? Ces problèmes théoriques ne devraient pas cependant empêcher la tentative. Elle est d'autant plus nécessaire que nos valeurs sont plus implicites. Mettre au jour des programmes qui apparaîtraient comme des monstres de simplicité ou de grossièreté serait très efficace et donnerait peut-être à l'enseignement de l'histoire l'occasion d'une prise de conscience au milieu de la pente fatale qu'elle est en train de suivre.

L'histoire ne peut être que contestation, puisqu'elle est application d'un être vivant à des données hors de l'humain présent : c'est exercer ses yeux, des yeux toujours nouveaux, à un spectacle immuable. Socrate est une figure changeante : il n'est pas le même ni pour le clerc du Moyen Age ni pour nous. Il y a autant de Socrate qu'il est d'humains. Ne pas remettre en cause (même

si l'on se rallie plus tard, l'important est le geste) c'est accepter de n'être pas vivant, de ne pas ouvrir les yeux. La contestation est la recherche de la rationalité dans le monde, c'est le désir de s'accorder à un monde, de savoir exactement où l'on est. La programmation de l'enseignement de l'histoire tuera-t-elle la contestation ? Est-il possible de concevoir un programme dénonciateur et contestateur ? L'emploi de la machine ne risquerait-il pas d'aboutir à un nihilisme sans espoir destructeur de toutes les hypothèses constructives auxquelles s'arrêteraient les élèves ? C'est que la machine ne meurt pas et par là, paradoxalement, désespère l'homme. Le professeur au contraire dans sa volonté permanente de contestation s'est cependant arrêté, puisqu'il vit, et qu'il existe : aux yeux de l'élève on peut donc survivre avec un esprit quêteur, remplaçant toujours à la fin des phrases le point d'interrogation. Mais la démarche pédagogique de la science nous habitue apparemment à autre chose. Elle se montre constructive et ajoute assurance sur assurance. Ceci est bien vrai du didactique, de l'exposé qui est toujours refait, rétabli après coup, mais cela est faux de la recherche, car trop de savoir tue l'invention, la preuve est que celle-ci naît bien souvent dans les marges, là où personnes ne s'aventure. Mais la science elle-même n'est pure que dans les classes, là où elle est soigneusement aseptisée de tout son contenu humain. Et c'est naturellement le modèle que l'on copie dans les sciences humaines, spécialement en histoire.

L'enseignement programmé, apprend, enseigne plus efficacement que quiconque mais peut-il élever ou éduquer ? Il serait intéressant de tenter l'expérience à propos de l'enseignement de l'histoire.